

INTRODUCTION AUX JOURNÉES D'ÉTUDE SUR L'EXPRESSION CARTOGRAPHIQUE ABIDJAN - PETIT-BASSAM, 13-15 DÉCEMBRE 1970

Ph. HAERINGER

Géographe de l'ORSTOM Abidjan (Côte d'Ivoire)

Lorsqu'il fut décidé à l'ORSTOM, en 1964, de formuler avec plus de rigueur que par le passé des thèmes de recherche prioritaires, le Comité Technique de Géographie fit choix de quatre titres parmi lesquels figurait celui de « l'expression cartographique régionale ». L'intérêt porté à ce thème n'en était pas pour autant nouveau à l'Office, au point que le premier séminaire qui lui fut consacré, à Yaoundé, du 22 au 30 mars 1965, put déjà prendre le tour d'une confrontation d'expériences.

Le choix de Yaoundé pour cette première réunion ne fut pas le résultat du hasard : c'est en effet au Cameroun, dans ce qu'il était alors convenu d'appeler l'IRCAM (Institut de Recherches scientifiques du Cameroun) que l'ORSTOM avait placé sa plus grosse équipe de géographes, et c'est aussi dans ce pays que le plus gros effort de cartographie avait été fourni jusque-là. Outre un atlas national déjà bien avancé, l'équipe de Yaoundé venait d'entreprendre la réalisation d'une série d'atlas régionaux dont le premier devait paraître au cours de la même année, la collection complète (11 atlas à 1/500 000) devant couvrir l'ensemble du territoire camerounais. Une grande partie des expériences acquises ne devaient cependant rien à ce genre de programme collectif, tout géographe ayant eu l'occasion, sur son terrain, de se livrer à un travail cartographique. Ce qui amena du reste les participants à souligner l'intérêt d'une cartographie sous-régionale à grande échelle (par exemple à 1/100 000), plus explicative, plus approfondie que la

précédente, accompagnée non plus de simples notices ou de commentaires, mais d'une étude détaillée.

On pourrait s'étonner de ce que, depuis que fut énoncé le thème, qui fait état de cartographie *régionale*, la principale entreprise cartographique lancée par les géographes de l'ORSTOM ait pour nom « Atlas de Côte d'Ivoire » et qu'il s'agisse donc d'un atlas national à petite échelle (à 1/2 000 000). Mais on sait combien il est illusoire de vouloir attacher la notion de région à toute idée d'étendue, comme cela apparaît déjà au paragraphe qui précède. Ce que veut signifier le libellé du thème, c'est avant tout la volonté de mener, sur un territoire donné, une analyse cartographique aussi complète que possible, le recours à l'expression cartographique n'étant plus un simple épisode intervenant dans le cours de mille et une recherches, mais bien un programme d'action trouvant en soi sa justification.

On aurait pu, en effet, considérer l'expression cartographique en général, ce qui eut conduit à l'envisager surtout en tant que technique mise au service de tout domaine de recherche faisant intervenir l'espace géographique. En s'obligeant à des programmes intégrés (et comment pourraient-ils l'être mieux que fondés sur l'unité d'espace ?), on a voulu non seulement assurer une cohésion au thème, mais lui donner ses lettres de noblesse et favoriser, par delà la technique (une technique volontiers comprise comme purement illustrative), une réflexion sur l'originalité de son apport en tant que source de connaissance. L'unité d'espace

permettait aussi d'insérer au mieux le thème dans l'analyse proprement géographique.

En préconisant l'établissement de « sommes » régionales, l'énoncé du thème répondait enfin à un besoin de plus en plus précisément ressenti dans les pays hôtes de l'ORSTOM et offrait en tout cas aux géographes de cet organisme la possibilité de contribuer, de la façon la plus concrète et la plus immédiatement convaincante, à l'effort de développement.

Cette façon de voir n'était cependant pas nouvelle de la part de la géographie française, sinon qu'elle s'appliquait pour la première fois à l'Afrique noire. Elle s'inscrivait bien, en effet, dans le courant qui, depuis l'Atlas de la France de l'Est lancé par Etienne JUILLARD, donna naissance à la collection des atlas régionaux français.

La réunion qui fait l'objet de ce cahier coïncida, par la date et le lieu, à la présentation officielle de l'Atlas de Côte d'Ivoire dont la première tranche, comportant une quinzaine de planches et autant de notices, fut livrée quelques mois plus tard, dans le courant de l'année 1971. Nous reproduisons dans ce cahier l'allocution que prononça à cette occasion le Professeur G. SAUTTER, président du Comité Technique de Géographie de l'ORSTOM. Tout y est dit sur le contexte dans lequel s'élabora l'atlas. Précisons cependant dès à présent que, financé en grande partie par le Ministère du Plan ivoirien, il fut réalisé conjointement par l'ORSTOM et l'Université d'Abidjan, l'ORSTOM assumant toutefois la responsabilité technique de l'opération. Une autre particularité importante de ce travail est qu'il est le fruit d'une assez large collaboration interdisciplinaire. Pédologues, climatologues, botanistes, ethnologues y ont apporté une contribution non négligeable en acceptant d'adapter au format et à l'agencement de l'atlas les résultats de leurs recherches.

Cette ouverture sur d'autres disciplines se retrouva dans une certaine mesure dans la participation à la réunion de décembre 1970 où, face aux géomorphologues, aux géographes « ruraux » et aux géographes « urbains », avaient pris place des pédologues, des économistes et un urbaniste. La présence de ce dernier aussi bien que la part active que prit le Ministère du Plan à la naissance de l'Atlas de Côte d'Ivoire nous suggère que cette ouverture eût pu être encore plus large en s'appliquant non seulement à d'autres chercheurs, mais aussi aux principaux utilisateurs (praticiens de l'aménagement du territoire (1), experts du

(1) L'un d'entre nous, toutefois, était précisément, en même temps que géographe à l'ORSTOM, le responsable de la Sous-Direction de l'Aménagement du Territoire au Ministère du Plan.

développement, pédagogues), voire à certaines catégories privilégiées d'informateurs (fonctionnaires de l'agriculture, des transports, statisticiens). Mais il ne pouvait encore être question d'organiser un tel colloque. La rencontre resta essentiellement une réunion de travail de géographes où, en présence de nos partenaires les plus proches en matière de cartographie, il fut tenté d'éclairer le thème, son ambition et ses moyens à la lueur de nos dernières expériences.

Si tous les géographes de l'ORSTOM ayant contribué à l'avancement du thème ne purent se rendre à Abidjan (les équipes du Cameroun, de Haute-Volta, du Sénégal et, bien sûr, de Côte d'Ivoire furent cependant bien représentées) la réunion put en revanche s'honorer de la présence du Professeur Pierre GOUROU, ancien professeur au Collège de France, ainsi que de celle de Jacques BERTIN, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes. La présidence était d'autre part assurée par Gilles SAUTTER.

Les exposés et discussions s'organisèrent autour de trois questions préalablement posées. Une première séance privilégia ce qui avait trait à l'exploitation des photographies aériennes et se nourrit des communications de J.M. AVENARD et J. BONVALLOT (géomorphologues), du pédologue P. de la SOUCHÈRE et de J.P. GILG, maître-assistant de géographie à l'École Pratique des Hautes Etudes. Une seconde fut consacrée à l'exploitation des données chiffrées (communications de J.P. DUCHEMIN, Ph. HAERINGER, et de A. MAILLARD, urbaniste). Une troisième séance, qui groupa les communications de A. LERICOLLAIS, J. TISSANDIER et A. FRANQUEVILLE et des économistes J. MICHOTTE et J. CHEVASSU, devait évoquer les contraintes de l'échelle et la diversité de la tâche cartographique en fonction du niveau d'investigation choisi. Enfin, une séance de synthèse, prise en charge par J. BERTIN et le Professeur P. GOUROU, permit successivement de s'interroger sur l'efficacité de l'expression cartographique et de préciser la place de celle-ci dans le raisonnement géographique.

Mais au-delà de ce cadre pré-établi et à mesure que se déroulaient les séances, d'autres idées-forces se dégagèrent et orientèrent les débats. Les plus stimulantes furent sans conteste celles qui se rapportaient au traitement de l'information. Dès la première séance, mais davantage dans la seconde, et jusques et surtout dans le propos de J. BERTIN, il apparut que l'on ne parlait pas de la même chose — c'est-à-dire du même effort d'analyse et de traduction graphique — selon que l'on se trouvait confronté à une information riche et régulière, voire pléthorique (comme souvent en Europe et rarement en Afrique), ou au

contraire à une information sporadique ou déficiente. Cette constatation, qui a toutes les apparences d'une évidence, n'en est cependant pas une dans ce qu'elle a d'absolu, de fondamental. La différence ne se réduit pas, en effet, à une question de difficulté (dans quel cas, d'ailleurs, la tâche est-elle la plus difficile ?). C'est toute la méthode et même, dans une certaine mesure, la nature du travail cartographique qui sont mises en cause. Dans un cas le chercheur regroupe, clarifie, simplifie les données statistiques et pour cela fait de plus en plus appel aux techniques de cartographie automatique. Depuis l'avènement de celle-ci, la manière de « penser » les cartes s'est profondément modifiée et, par opposition, on peut désormais parler de cartographie manuelle quand cet automatisme n'intervient pas. Or c'est à quoi l'on reste condamné dans une large mesure dans les pays dont l'armature statistique est peu développée, la pénurie d'information donnant même à la recherche cartographique une finalité qu'on se déshabitue de lui attribuer dans les pays industriels : celle de créer (par l'observation au sol ou l'analyse de photographies aériennes) ou d'étendre (par la recherche de corrélations) l'information primaire avant même de pouvoir la transformer.

Cela dit, il convenait de ne pas opposer trop catégoriquement cartographie « manuelle » et cartographie « automatique ». D'abord parce que l'intérêt de l'automatisme s'arrête dans bien des cas au traitement de l'information, et qu'il n'exclut nullement, même à ce stade, la subjectivité, le jugement du chercheur. Ensuite parce que lorsque l'automatisme est sollicité jusqu'à la sortie des cartes (l'ordinateur imprimant directement celles-ci), on n'obtient guère que des documents de travail dont on peut certes se satisfaire mais qui ne diminuent en rien l'intérêt d'une recherche graphique plus élaborée, plus sélective, satisfaisant aux exigences pédagogiques et esthétiques d'une édition de qualité et d'une diffusion étendue.

D'autres thèmes de réflexion firent surface à plusieurs reprises. Par exemple celui de la finalité à donner en priorité à la production cartographique dans les pays hôtes de l'ORSTOM : cartographie-inventaire, de première nécessité, ou cartographie de recherche, interrogative, innovatrice ? (La réponse étant que le parti à prendre s'impose souvent de lui-même en fonction de la documentation disponible,

l'Atlas de Côte d'Ivoire participant tout à la fois de l'une et de l'autre conceptions selon la matière abordée ; qu'en outre il n'y a pas toujours antinomie entre inventaire et recherche : par exemple une carte du couvert végétal est une carte inventaire qui demande cependant toute une interprétation). Mais, finalement, on put se rendre compte combien les objectifs, les problèmes de méthode et les moyens différaient d'une discipline à l'autre, d'un domaine de recherche à l'autre. Les problèmes soulevés par les cartes de population n'ont que peu de chose à voir avec ceux que suscitent les cartes de production, de flux, ou les cartes physiques. C'est pourquoi, en dépit de l'intérêt des questions abordées, qu'elles aient été pressenties dans la programmation des séances ou qu'elles se soient dégagées par la suite, nous préférons adopter pour ce cahier un ordre de classement plus banal mais plus réaliste en nous référant au domaine de recherche.

Ainsi commençons-nous par présenter les communications ayant trait aux cartes physiques et poursuivons-nous avec celles qui concernent les cartes de population puis avec celles qui se rapportent aux faits d'économie rurale. Viennent ensuite trois communications faisant état d'expériences de cartographie régionale. Tout à fait en tête, cependant, nous avons placé l'exposé de M.P. GOUROU, qui traite de la signification-même de la démarche cartographique ; et pour conclure le débat nous ne pouvions disposer de mieux que de la courte synthèse de Jacques BERTIN. Enfin, le cahier s'achève sur un « document » extérieur au séminaire mais qui témoigne d'une manifestation qui lui fit immédiatement suite : la présentation officielle de l'Atlas de Côte d'Ivoire. L'allocution de Gilles SAUTTER prolonge utilement le propos somme toute assez technique des « journées » en évoquant les contingences de la recherche cartographique, en définissant l'esprit dans lequel elle est menée et l'apport que l'on peut en attendre.

Pour guider néanmoins le lecteur de façon plus précise et pour tenir compte malgré tout des thèmes abordés au fil des exposés, nous produisons ci-dessous un tableau à double entrée où il est fait état, pour chaque communication, non pas du thème dominant mais de chacun des thèmes traités ou effleurés.

Manuscrit reçu au SCD le 24 février 1972.